

Avant-Propos

Vae mihi si non theologizavero !

Les études thomistes en France souffrent aujourd'hui — et risquent de souffrir de plus en plus dans un proche avenir — d'un déséquilibre qui découle de l'évolution différenciée des institutions vouées à l'enseignement et à la recherche, d'une part, en philosophie, d'autre part, en théologie. Je n'ai certes pas la naïveté de croire que les institutions philosophiques sont en tout point florissantes, mais elles n'en jouissent pas moins d'une solide reconnaissance sociale qui fait cruellement défaut aux institutions théologiques. Celles-ci relèvent presque exclusivement de l'Église catholique, et la raréfaction du clergé susceptible d'être pleinement investi dans le développement des « sciences ecclésiastiques » fait peser sur elles une lourde menace. Cette précarité institutionnelle générale de la théologie, combinée avec la persistance chez certains théologiens d'une vieille méfiance à l'égard du thomisme, héritée d'une époque où le thomisme était plus un instrument de normalisation qu'une théologie vivante, aboutit au résultat suivant : l'œuvre de saint Thomas d'Aquin est en train de passer des clercs aux laïcs, ce qui signifie souvent : des théologiens aux philosophes. On a dit, non sans raison, que l'annexion des études médiévales par le catholicisme militant de la fin du XIXe siècle, dans un contexte de conflit ouvert avec la République, avait été une des principales raisons de leur exil universitaire¹. Inversement, le peu d'empressement des clercs à revendiquer l'héritage thomiste et un certain étiolement de la laïcité républicaine expliquent aujourd'hui ce discret retour de saint Thomas à l'Université. Les signes ne manquent pas : non seulement les doctrines médiévales réintègrent la Sorbonne (et autres lieux où souffle l'Esprit) mais saint Thomas investit Garnier-Flammarion, s'impose à la studiosité des agrégatifs... Ce dont on ne peut que se réjouir. Le phénomène n'est cependant pas sans poser quelques problèmes.

C'est un principe herméneutique élémentaire — l'Église y insiste — que, si la Bible, à travers bien des médiations créées, est ultimement l'œuvre de l'Esprit-Saint, c'est ultimement dans l'Esprit-Saint qu'il convient de la lire. L'étude scientifique menée au plan des médiations créées est on ne peut plus utile, mais elle ne trouve tout son sens qu'intégrée à la lecture « inspirée », c'est-à-dire

1. Cf. J. JOLIVET, « Les études de philosophie médiévale en France de Victor Cousin à Étienne Gilson », dans *Gli Studi di filosofia medievale fra otto et novecento*, Contributo a un bilancio storiografico, Atti del convegno internazionale, Roma, 21-23 settembre 1989, a cura di R. Imbach e A. Maierù, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1991, p. 1-20.

croyante et ecclésiale, qui seule permet à l'Écriture de livrer son sens plénier. Or, il en va un peu de même, mutatis mutandis, pour l'œuvre de saint Thomas. Saint Thomas, catholicae veritatis doctor, comme il se définit lui-même, est un théologien et non pas d'abord un philosophe. Il s'ensuit qu'en vertu de la précieuse connaturalité requise entre l'intention de l'auteur du texte et son lecteur, l'œuvre de saint Thomas demande à être lue, interprétée et actualisée non seulement par des philosophes mais surtout par des théologiens. D'ailleurs, les grandes doctrines philosophiques de l'Aquinat, même si elles présentent une réelle cohérence à leur plan propre, gagnent à être comprises sur l'horizon théologique qui fut celui de leur élaboration.

Certes, il ne manque pas aujourd'hui — et c'est heureux — d'universitaires laïcs qui possèdent une excellente culture théologique et sont donc capables d'intégrer la dimension théologique de l'œuvre thomasiennne, même pour une lecture philosophique. Mais cette lecture compétente remplace-t-elle la lecture faite par des théologiens de métier ? Je veux dire : non seulement des techniciens de la théologie et de son histoire, mais des chrétiens qui, in medio Ecclesiae, font de la théologie leur « profession », à tous les sens du terme. Il y a en effet un climat théologal nécessaire à l'exercice authentique de la théologie. Bref, si l'on veut faire droit à la dimension théologique et sapientielle du thomisme, non pas comme une curiosité archéologique mais comme un principe herméneutique fécond, il apparaît hautement souhaitable que s'établisse, dans le respect de la diversité des approches, une étroite collaboration interdisciplinaire entre, d'une part, les théologiens thomistes de métier, engagés dans un projet d'actualisation du thomisme, et, d'autre part, les philosophes laïcs soucieux d'une intelligence intégrale de la philosophie thomasiennne.

Dans cette perspective, les « écoles thomistes » traditionnelles (c'est-à-dire les institutions ecclésiastiques qui héritent d'une tradition doctrinale thomiste) n'ont pas de plus urgente besogne que d'être elles-mêmes. Elles doivent s'ouvrir, avec tout le sérieux et la compétence requis, aux méthodes, aux acquis et même aux provocations de la science universitaire appliquée au corpus thomasienn, sans renoncer pour autant à la spécificité de leur approche. On leur demande surtout d'être des lieux où la théologie de saint Thomas est scrutée, enseignée, actualisée, dans le cadre d'une vie ecclésiale vouée à la quête intégrale de la sagesse chrétienne, indissociablement théologique et mystique.

À sa place, fort modeste, l'Institut Saint-Thomas d'Aquin de Toulouse s'emploie à cette tâche, et c'est pourquoi, après plusieurs colloques favorisant directement la rencontre avec les problématiques universitaires (la question de l'onto-théologie, l'histoire des doctrines thomistes au XIV^e siècle), il a voulu consacrer son troisième colloque à un thème spécifiquement théologique : Saint Thomas et le sacerdoce. Ce colloque, dont la Revue thomiste est heureuse de proposer dans ce numéro l'intégralité des Actes, a été accueilli dans les locaux de l'Institut catholique de Toulouse où il s'est déroulé les 5 et 6 juin 1998, sous la

haute présidence de Mgr Émile Marcus. Il a réuni une cinquantaine de participants venus de toute l'Europe.

Le thème du sacerdoce, très sensible dans la théologie contemporaine, n'est peut-être pas un thème dominant dans la théologie de l'Aquinat. Les textes qui s'y réfèrent de façon tant soit peu systématique ne foisonnent pas, de sorte qu'on ne s'étonnera pas qu'ils aient été labourés en tous sens par les différents intervenants. D'inévitables répétitions, qui ont d'ailleurs l'avantage de pointer les thèmes essentiels, sont la rançon de l'acribie des recherches.

Indépendamment de l'intérêt intrinsèque du thème envisagé, ce colloque a surtout permis de faire apparaître au grand jour certaines orientations actuelles de la recherche sur la théologie de saint Thomas. Poursuivies avec patience et discernement, elles promettent d'être fructueuses. J'en retiens trois.

1^o. Alors qu'on aurait pu s'attendre à une cristallisation autour des questions relatives au ministère sacerdotal, les contributions sollicitées dans la phase préparatoire du colloque se sont assez spontanément regroupées autour du thème du sacerdoce de Jésus-Christ. Il est vrai que saint Thomas n'a pas eu le temps de traiter à nouveaux frais du sacrement de l'ordre dans la Somme de théologie et qu'il n'a donc pu synthétiser certaines évolutions de sa pensée sur la question dont d'autres œuvres signalent pourtant l'existence (P. P.-M. Gy) ; par contre, le sacerdoce du Christ fait l'objet — et c'est déjà une originalité de l'Aquinat en son temps — d'une substantielle question de la III^a Pars, question « classique », mais dont le P. J.-P. Torrell nous propose une solide exégèse, renouvelée par la méthode historique.

Mais il y a bien davantage. La théologie thomiste contemporaine se veut davantage sapientielle et contemplative qu'apologétique. Elle est donc surtout attentive à dégager la cohérence d'ensemble du Mystère. Or, le thème du Christ Prêtre chez saint Thomas s'avère particulièrement précieux pour éclairer plusieurs domaines de la réflexion théologique. Tout d'abord, il entretient des liens étroits avec l'ensemble de la christologie et en particulier la sotériologie, ainsi que G. Remy le montre dans son étude sur sacerdoce et médiation. Saint Thomas, avec le génie de l'ordre qui le caractérise, a aussi discerné dans le sacerdoce du Christ, « source de tout sacerdoce² », un principe explicatif important pour les autres formes de sacerdoce. Certes, le sacerdoce du Christ accomplit de façon éminente les exigences du sacerdoce comme institution naturelle (P. S.-Th. Bonino), mais surtout il est la cause et le modèle de ces deux participations différenciées que sont, d'une part, le sacerdoce ministériel et, d'autre part, le sacerdoce spirituel des fidèles. Le P. G. Emery dégage bien toute la richesse de l'approche thomasiennne de ce sacerdoce spirituel, remis en lumière par le concile Vatican II. En fait, le Christ ayant, par son sacerdoce, inauguré le rite de la religion chrétienne, c'est en définitive toute la vie de l'Église, saisie sous l'angle culturel, qui prolonge le sacerdoce du Christ. La réflexion de D. Chardonnes sur

2. Cf. III^a, q. 22, a. 4 : « Fons totius sacerdotii. »

l'éternité du sacerdoce du Christ et l'effet eschatologique de l'eucharistie montre bien comment la vie sacramentelle ecclésiale peut être envisagée dans cette perspective.

2^o *Ce colloque aura aussi largement confirmé — était-ce encore nécessaire ? — la fécondité de l'approche historico-doctrinale pour l'intelligence de l'œuvre théologique de saint Thomas. Comprendre l'enseignement de saint Thomas à la lumière de ses sources et de son contexte doctrinal est désormais la première et indispensable opération, même si elle n'est pas forcément la dernière. Cette approche implique une attention extrême au concret du texte, qui trouve un auxiliaire utile dans les méthodes de recherche informatique. Sans l'Index thomisticus, les études de ce colloque, qui portent en définitive sur une thématique textuellement assez dispersée, auraient sans doute été plus laborieuses.*

L'approche historico-doctrinale est d'autant plus décisive que l'étude des sources fait de plus en plus apparaître l'œuvre thomasiennne comme profondément enracinée — et de fait et d'intention délibérée — dans la Tradition. Dans une lettre du 13 novembre 1931 au jeune P. M.-M. Labourdette, le P. M.-J. Lagrange exposait ainsi sa vision de l'enseignement du thomisme : « Il n'est pas question de faire de saint Thomas le point de départ de controverses subtiles, mais le point d'arrivée, la synthèse splendide de tout le travail théologique qui l'a précédé³. » La première partie de cette déclaration doit être aujourd'hui sérieusement relativisée : une étude historico-doctrinale de la tradition thomiste postérieure est du plus haut intérêt pour une théologie thomiste vivante. Malgré ses indéniables misères et scléroses, l'histoire de l'« école thomiste » ne se réduit pas à une pénible séquence de chicanes picrocholines. L'étude que le P. Ch. Morerod consacre à la thématique du prêtre chez Cajetan, renouvelée par l'attention à la contestation venue de la Réforme, ou celle dans laquelle le P. M.-B. Borde reprend le problème scolastique du constitutif formel du sacerdoce du Christ selon les Salmanticenses, soulignent la vitalité d'une tradition thomiste capable non seulement d'approfondir de façon homogène, mais aussi d'actualiser en fonction des exigences de chaque époque, la doctrine du Maître.

Par contre, la seconde partie de la proposition du P. Lagrange a révélé, depuis, toute sa pertinence. Pour saint Thomas, l'exercice de la théologie ne se conçoit qu'en référence constante et vitale à la Tradition chrétienne et d'abord à l'Écriture, « âme de la théologie », selon la belle expression de Léon XIII reprise par Vatican II (Optatam totius, n^o 16). Il faut donc prendre au sérieux l'identité réelle entre l'auteur de la Somme de théologie et le Magister in sacra pagina. Ainsi, tous les intervenants du colloque s'accordent à reconnaître l'influence capitale du travail exégétique de saint Thomas — sur l'épître aux Hébreux en particulier — pour l'élaboration de sa théologie du sacerdoce dans la Somme de théologie. Les deux études consacrées au thème du sacerdoce dans les commentaires scripturaires — celle de M. Morard sur le commentaire des

3. *Un Maître en théologie, Le Père Marie-Michel Labourdette o.p., RT 92 (1992), p. 55.*

Psaumes et celle du P. G. Berceville sur le commentaire de l'épître aux Hébreux — témoignage de cette interaction vitale entre le labeur exégétique et la réflexion systématique. Saint Thomas est aussi un lecteur assidu des Pères, et son enseignement véhicule encore, de façon intelligente bien que parfois avec une certaine déperdition, de grands thèmes patristiques occultés par la suite, comme par exemple la doctrine des tria munera Christi, étudiée par le P. B.-D. de La Soujeole. De ce contact avec la Tradition, saint Thomas garde un sens très vif de l'unité vitale de la doctrine et de la vie chrétiennes. La nécessaire différenciation des genres littéraires — une synthèse théologique n'est pas un commentaire scripturaire — ne doit pas masquer la profonde unité sapientielle de l'œuvre de l'Aquinat. Dans son Saint Thomas, maître spirituel, le P. J.-P. Torrell a insisté sur cette unité qui invite à ne pas séparer chez saint Thomas théologie et spiritualité. Plusieurs communications l'illustrent ici.

3° Ce caractère profondément traditionnel que la recherche récente restitue à la théologie thomasiennne — malheureusement occulté par l'« exil de l'Écriture » dans la théologie scolastique postérieure, puis par la séparation néfaste entre théologie positive et théologie spéculative — confère au thomisme une nouvelle crédibilité. L'opposition stérile — trop cultivée en ce siècle — entre le thomisme et une théologie du « retour aux sources » (sources scripturaires, patristiques, liturgiques) conçue comme forcément antiscolastique, a vécu. L'immense effort de ressourcement chrétien de ce siècle a tout à gagner à s'exposer à la puissance intégratrice de la sagesse, métaphysique et théologique, de l'Aquinat, et contribuera en retour à préserver le thomisme des dérives rationalistes qui le guettent parfois.

En effet, non seulement la théologie thomasiennne garde trace de thèmes traditionnels, mais elle s'avère capable d'intégrer et de fonder en raison et en tradition des thèmes théologiques chers à notre époque. L'étude du P. G. Emery sur le sacerdoce commun des fidèles, ou celle du P. de La Soujeole sur les tria munera, l'attestent. Bien plus, si l'on prend soin, comme le fait le P. G. Narcisse dans son essai sur la question de l'ordinabilité des femmes, de remonter des conclusions particulières, souvent discutables, aux principes mêmes, la théologie thomasiennne n'est pas sans ressources pour nourrir les débats théologiques les plus actuels. De même, pour la théologie du ministère sacerdotal, dont il retrace l'histoire récente et les enjeux, Mgr Émile Marcus a raison d'insister sur l'évident décalage entre le traitement explicite de la question par saint Thomas et les exigences actuelles d'une théologie des ministères, mais aussi sur la fécondité possible de certains principes théologiques fondamentaux de l'Aquinat. Ceux que notre colloque a précisément essayé de dégager.

fr. Serge-Thomas BONINO, o.p.
 Directeur de la *Revue thomiste*